18 Mr. n 2

FRC 1729.1

DISCOURS

Case FRC 14036

SUR L'ORIGINE

ET LES HORREURS

DU FANATISME,

PRONONCÉ au Club national de Bordeaux, dans la Séance du 18 Messidor, l'an deuxième de la République francaise, une et indivisible, par PAUL BARLABÉ, Membre affilié à ladite Société.

Imprimé par délibération de la Société.

A BORDEAUX,
Chez MOREAU, Imprimeur rue Guillaume-Tell, près le Département, N. 18.

THE NEWBERRY LIBRARY

DISCOURS

DISCOURS
SUR L'ORIGINE ET LES HORREURS DU FANATISME.

PLUSIEURS Ecrivains, tant anciens que modernes, et dont les écrits politiques semblent n'être que l'histoire de nos jours passés et présens, se sont accordés à dire que le vice des lois, et l'injustice des gouvernemens, dérivés de la cupidité et de l'ignorance, sont devenus les mobiles des malheurs des peuples et de la subversion des états.

Dans ces malheurs, le peuple souffrant, accoutumé à courber sa tête sous le fatal despotisme, étoit humblement recueilli dans la réflexion de ses maux. La vérité ne pouvoit perser les voiles épais dont l'erreur l'avoit environnée; mais enfin ne pouvant plus supporter ses douleurs, le peuple a parlé, pris de l'énergie et porté ses plaintes; la vérité a persé à travers les nuages condensés de l'erreur qui s'est dissipée comme une pensée; tout

s'est ému, les esprits se sont agités, les hommes se sont rapprochés, ont senti la même nécessité, ont poussé le même cri, et ont compris qu'il falloit pour remède salutaire changer la face de l'empire.

Dans ce désordre indispensable on a cherché le gouvernement qui pouvoit y remédier en améliorant le sort de ceux pour qui on vouloit l'établir; divers ont été employés successivement, mais l'on a trouvé qu'une république étoit celui qui pouvoit mieux réprimer la cupidité des grands, anéantir les distinctions, rétablir la justice et faire fleurir enfin un régne de lois; il faut donc conclure delà, que la fondation d'une république est le résultat nécessaire des malheurs incalculables qu'a souffert un peuple sous des tyrans à qui par une fausse confiance il avoit accordé la direction du vaisseau de l'état, que ces monstres laissoient flotter au gré de leurs passions et de leurs caprices.

Ne doit-on point s'étonner après ces considérations de voir qu'il est encore des êtres assez vils, assez stupides pour préférer les crimes des tyrans aux vertus du peuple, et assez ennemis d'eux-mêmes et de leurs semblables?

Je sais que dans les révolutions les vices cherchent de la consistance, tandis que les vertus se perfectionnent; je sais que les passions s'éveillent et s'émeu-

vent pour corrompre et tromper. Aussi voyons-nous deux espèces d'êtres s'armer pour soutenir l'injuste cause du despotisme; l'ambition, la soif des richesses, l'intérêt particulier, ont été les guides des uns qui ne sont que les nobles, les grands, les prêtres et les intrigans; les autres qui ne sont que les instrumens des premiers, se laissent guider par l'ignorance, l'erreur et la bonne foi; et c'est dans ce nombre que je mets ces hommes foibles et sans lumières que conduisoient les fomentateurs du fédéralisme, dont les brandons ont été principalement agités dans le Département du Bec-d'Ambès. J'y mets aussi ces hommes crédules qui avaloient aveuglément le poison du fanatisme qu'une caste menteuse distiloit goute à goute dans leurs cœurs.

Ce n'est pas à vous à qui je veux parler, fédéralistes scélérats; les infâmes Guadet, Salle et Barbaroux vous ont appris votre destin: la hache de la loi est suspendue...

C'est à vous tristes victimes de l'égarement à qui je vais adresser mon discours; heureux, si frappés d'un rayon de vérité, je puis imprimer dans vos ames une flâme vivifiante, qui vous fasse rentrer dans les sentiers de la raison et de la vertu, et vous inspirer l'amour pur et sacré de la patrie.

Romulus après le meurtre de son frère, voulant s'attacher des scélérats qu'il faisoit sortir des bois, où le crime les tenoit

cachés, il leur dit et leur fit croire que le Dieu Mars lui avoit envoyé des lois, et les leur grava sur l'airain.

Numa Pompilius, son successeur, voulant faire adopter divers réglemens que lui avoit dicté la nymphe Egerie, se servit des mêmes moyens.

Dans nos siècles, Mahomet voulant se fonder une puissance et se faire un nom, se dit prêtre et roi, dépositaire des volontés suprêmes, et promit des houris aux vrais croyans.

Jesus se dit aussi le fils et l'envoyé de Dieu, dont il venoit nous annoncer les volontés et les déterminations.

En un mot, ouvrez les annales des peuples, consultez l'établissement de leurs sectes et de leurs cultes, et vous verrez que l'ambition les a tous enfantés, et que l'imposture et la tyrannie ne s'en sont servies que pour cimenter leurs fureurs et leurs cruautés; vous verrez que tous ces hommes ambitieux qui ont prétendu s'élever au-dessus de l'homme, au mépris de ses droits, et de la maxime sainte, *de ne faire que ce qu'on voudroit qu'on nous fît*, de cette maxime gravée dans l'âme par une main ineffable, et ineffaçable du cœur vraiment digne de la liberté et de l'égalité, n'ont reconnu l'existence d'une Divinité, qu'après avoir mis le comble à leur scélératesse, et avoir senti les étreintes cruelles des remords les plus justes et les plus déchirans; et encore, comment l'ont-ils reconnue?

Cachés sous le voile mystérieux d'une religion, ils crurent en affubler leur crime pour mieux couvrir leurs perfides desseins, et ne cherchant que les suffrages de ceux qu'ils tenoient sous le joug, ils leur fascinerent les yeux en fondant des temples magnifiques, créant des cérémonies imposantes, instituant des fêtes pompeuses, et leur donnant de nouveaux maîtres dans les hommes astucieux qu'ils s'associèrent, et auxquels ils confièrent le soin de célébrer majestueusement leur tyrannie et leur cupidité.

On ne peut douter, comme le dit Robespierre, que la démarche la plus innocente ne soit tournée en crime par la perfidie, et qu'il soit quelque chose d'utile que le vice ne sache corrompre et faire tourner au préjudice de la multitude; mais comment auroit-on pu s'imaginer que dans le temps où la raison triomphe de toutes parts, où la philosophie promène dans toute la France ses rayons vivifians, nous aurions vu reparoître les scènes alarmantes de la désolation, des malheurs et des sollicitudes? Nous aurions vu l'opulence insulter à l'infortune et mettre entre l'orgueilleux et l'humble une ligne de démarcation insolente que vient de dissoudre la juste égalité; nous aurions vu les arts et les sciences vendre leurs appas au poids de l'or pour célébrer les plus viles passions et chanter les vices corrupteurs; nous

aurions vu mettre le comble à l'horreur la plus cruelle, en faisant ensevelir dans l'oubli ou en avilissant la religion de la nature, terrassant les vertus pour faire triompher le vice, prêtant la corruption à l'essence des bonnes mœurs, préconisant le meurtre et le carnage, provoquant jusqu'à la suprême Divinité dont on s'efforçoit de prêcher l'inutilité ou d'environner de toutes sortes de vices; désolant les campagnes, séduisant les foibles, corrompant les forts, plongeant une portion de l'état dans des malheurs dont le souvenir ne sera que de trop longue durée. N'est-ce pas de toutes les atrocités, l'atrocité la plus révoltante? et n'est-ce pas là ce qu'ont fait sous vos yeux, ces nobles insolens, ces riches corrupteurs et corrompus, ces fédéralistes monstrueux qui prétendoient vous désunir, et ces prêtres fanatiques cent fois plus cruels que les animaux dévastateurs de la Libie?

Examinons scrupuleusement la conduite de ces êtres méprisables; calculons le mal qu'ils ont fait; refléchissons sur les moyens dont ils se sont servis, et nous trouverons que les artifices, les impostures, les ressentimens, toutes les passions, ont été les mobiles des uns pour plonger dans un cahos de désordres les familles, les campagnes, et les meilleurs citoyens; et que les préjugés infâmes, les fictions les plus trompeuses et les plus séductrices, l'ambition la plus marquée ont servi aux autres pour avilir une religion, ouvrage

de l'Eternel, dont chaque prairie et chaque champ nous offre un autel et une image respectable.

O vous! que des mœurs sans art, telles qu'elles sortent du sein de la nature, rendent si estimables! vous, que ces monstres vouoient au mépris malgré votre précieuse existence! vous, dont un cœur sensible et juste déplore l'aveuglement, et que tout patriote porte dans lui, comptant avec joie sur votre retour, esprits foibles et timides des cités! et vous, habitans industrieux des campagnes qui exécutiez avec tant de franchise leurs indignes projets; chassez, chassez de votre sein ces serpens venimeux qui se décoroient du titre de ministres des autels, et qui ne croyoient même pas au Dieu qu'ils vous annonçoient; chassez-en aussi tous ces nobles intrigans, ces égoïstes insatiables et tous les aristocrates de quelque espèce qu'ils soient; ne croyez plus à leur conversion, elle ne peut être fidèle; fermez l'oreille à leurs discours astucieux: ils voudroient attendrir vos cœurs sur leur sort, ces prêtres fanatiques, ces prêtres, qui sans nul ménagement et sans pitié ont désuni les familles, et fait répandre, au nom de la religion qu'ils profanoient, le sang précieux de vos frères. La saint Barthélemy vous apprend que ce n'est pas la première fois qu'ils font le malheur des Français; des nations en-

tières ont déjà été trompées par eux. Instruisez-vous de leurs malheurs, et que l'expérience des siècles vous fasse contempler de sang froid et avec fruit les erreurs des peuples et leurs suites cruelles.

Enfans de la nature, jusques à quand marcherez-vous dans le chemin de l'ignorance que vous ont frayé ces prétendus confidens de Dieu? ces hommes présomptueux et ignares, qui, par des contorsions ridicules, érigeoient en vertus leurs passions les plus infames? De grace, ne méconnoissez point cette maxime sacrée de la plus saine morale, que la vertu sera toujours vertu, et le vice toujours vice. Croyez que les soi-disans serviteurs de Dieu ne changent de discours que parce qu'on a changé leurs revenus, et que de ce changement il n'en résulte pas celui de la nature des choses. Les saisons sont toujours les mêmes, le soleil est toujours vivifiant, la terre est toujours et plus que jamais féconde, vos champs se sont couverts d'épis et vos côteaux de raisins, quoique ces hommes inconséquens n'y soient point venus donner leur ridicule bénédiction. L'ame de tous les êtres, le pouvoir souverain de l'univers, l'être incompréhensible, Dieu, n'a pas besoin d'être aidé par ces hommes impurs pour diriger le globe immense du monde, qui n'est qu'un point auprès de son immensité; ils n'ont servi qu'à diminuer

dans vos cœurs cette connoissance sublime de Dieu que la nature s'est efforcée vainement à vous donner pendant tant de siécles; ils n'ont servi qu'à étouffer en vous tous les sentimens de cette même nature, en vous faisant voir sans attendrissement le père expirant sur le cadavre de son fils, qui avoit vu rendre le dernier soupir à sa mère égorgée, en vous faisant voir sans attendrissement la plus belle contrée de la France jonchée de morts et de mourans : et n'est-ce pas eux qui ont armé ces hommes à qui nous avons été forcés de creuser le tombeau dans leurs propres cabanes? (a) n'est-ce pas eux enfin qui ont enlevé à des enfans innocens les seuls bras qui pouvoient les nourrir?

Allez, vils scélérats; allez sur un sol éloigné porter le poison émoussé que vous n'avez que trop répandu parmi nous. Votre présence est pestilentielle, et nous la redoutons : les maux que vous avez faits sont trop grands, pour que le souvenir seul ne nous ordonne de vous couvrir de mépris et d'imprécations.

Et vous, hommes crédules que l'erreur a séduit! mes frères, mes concitoyens, mes amis, venez avec moi sur cette montagne sacrée dont vos yeux facinés n'ont pu admirer la splendeur que le génie y repand; venez, votre retour sera agréa-

(a) C'est la conduite des Prêtres dans la Vendée.

ble à cette multitude innombrable d'amis que vous y trouverez; venez rendre votre premier hommage à la République naissante dont on vous cachoit les douceurs; venez avec nous arroser pour la première fois l'arbre sacré de la Liberté.

O Liberté! amour saint et pur de la patrie, toi qui brûles tous les cœurs où tu pénétres; trésor inappréciable du Français, allume-toi dans l'ame de ces hommes égarés; embrâse-les; qu'ils sentent pour la première fois cette douce existance que ta flâme seule fait sentir; recrée, reproduis en eux les germes de la haine pour la tyrannie et le mépris pour ces imposteurs insignes par leurs forfaits; enflâme tous les esprits; qu'ils se régénèrent tous, qu'ils resserrent de nouveaux liens de fraternité; que les Français républicains soient toujours dignes de ton amour, ô Liberté! image vivante du vrai bonheur, par l'anéantissement de tous les préjugés et de la tyrannie, par leur soumission entière aux Lois sacrées du Péuple, et par la défense vigoureuse qu'ils feront pour conserver le temple qu'ils ont élevé par toi à l'Etre Suprême, en l'environnant de toutes les vertus sociales.

FIN.